

Theatre et Balagan

Chronique ambulante d'un amoureux du théâtre, d'un amateur de l'Est et plus si affinités.

La folle dernière nuit du Théâtre permanent de Gwenaël Morin

[J.-P. Thibaudat](#)

chroniqueur

Publié le 02/07/2012 à 17h46



Au petit matin, les acteurs du « Théâtre permanent » saluent (Huma Rosentelski)

Il est 7h15 du matin, samedi 30 juin 2012, le public du théâtre de la Bastille, debout, applaudit la troupe du [Théâtre permanent](#), la troupe applaudit le public. Nombreux, acteurs et spectateurs, sont ceux qui s'attarderont devant le théâtre, ne voulant pas se quitter au terme de cette nuit inoubliable (douze heures de théâtre d'un coup), cette « dernière nuit » comme le proclame un calicot barrant la façade du théâtre, comme on en trouve sur le fronton des usines occupées.

Toute une nuit de théâtre à la hache

Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Partout où [Gwenaël Morin](#) et sa troupe installent un ou plusieurs spectacles de leur Théâtre permanent, ils occupent les locaux. Banderoles bariolées de mots écrits au gros feutre, textes des spectacles scotchés sur des palissades, autant de dazibaos qui ne font que poursuivre l'esthétique à l'emporte-pièce et comme respirée dans l'urgence du spectacle, quel qu'il soit.

Pas de décor, mais quelques chaises et tables ordinaires, des cartons où s'inscrivent des mots, des

photocopies tenant lieu de personnages, des épées en bois meurtrières. Pas de costumes coûteux non plus mais des collants, des jeans, des T-shirts, des K-Way. Les visages sont nus ou grossièrement maquillés, ou relaient le texte (par exemple un « Hélas » sur la poitrine d'Antiochus dans « [Bérénice](#) »). Les acteurs et les actrices ne jouent pas plus les rôles de leur sexe que celui de l'autre puisqu'ils jouent avec tout et se jouent de tout. Du théâtre à la hache.

Il était 19h30 et des poussières ce vendredi soir lorsque Gwenaël Morin grimpa sur une table (comme il le faisait chaque soir aux [Laboratoires d'Aubervilliers](#)) et annonça le programme de la nuit : « [Tartuffe](#) », puis « Bérénice », « [Hamlet](#) », « [Woyzeck](#) » et, enfin, du côté de l'aube, « [Antigone](#) »...

Pas de billets, pas de réservations, gratuité (comme à Aubervilliers). Entre qui veut, sort qui veut, on s'assoit où on peut. Le théâtre restera bondé toute la nuit. Dans la salle, certains avaient vu un ou plusieurs spectacles, d'autres avaient participé aux ateliers du Théâtre permanent aux Laboratoires d'Aubervilliers, là où tout commença.

La clef de la gratuité

Du 1er janvier au 31 décembre 2009, le Théâtre permanent réalisa le rêve de jouer (le soir), répéter (le matin) et transmettre (l'après-midi à travers des ateliers ouverts à tous), tous les jours ou presque (du mardi au samedi, les 24 premiers jours de chaque mois), chaque spectateur pouvant revenir à sa guise. Et surtout gratuitement. Gwenaël Morin en octobre 2008, dans une « note d'intention » :

« La gratuité établit une continuité entre l'espace de la rue et l'espace de la salle (pas de frontière, pas de barrière, de péage, pas de tri). La gratuité établit un principe d'égalité universelle. La gratuité crée le sentiment commun. »

Cette note est publiée en tête de « Théâtre permanent », un livre publié aux éditions Xavier Barral qui rend compte au fil des jours de cette aventure exceptionnelle et féconde qui allait se prolonger, plus sporadiquement, les années suivantes (l'été dernier au Festival d'Aurillac, ces jours derniers au Printemps des comédiens à Montpellier par exemple) jusqu'à la brassée finale de la « dernière nuit ».

Des acteurs magnifiques et magnifiés

C'est peu dire que les acteurs accompagnant Gwenaël Morin dans cette aventure – Grégoire Monsaingeon, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Ulysse Pujol, Renaud Béchet et Virginie Colemyn – en sortent grandis, aguerris. Des acteurs magnifiques et magnifiés auxquels Gwenaël Morin a tenu à rendre hommage vers la fin de la nuit, à l'orée du dernier spectacle, ayant un mot affectueux pour chacun.



Le public de « la dernière nuit » devant le théâtre de la Bastille (Huma Rosentelski)

D'autres, et non des moindres, comme les actrices [Stéphanie Béghain](#) et [Fanny de Chaillé](#), avaient quitté le navire vers la fin du premier trimestre 2009, épuisées, désaccordées, partant pour d'autres horizons non moins louables, à l'heure où l'équipe avait entamé son année non-stop par « Lorenzaccio » où Stéphanie Béghain tenait le rôle-titre, seul spectacle à ne pas figurer dans le programme de l'ultime nuit.

Interrogée en juin 2010, Stéphanie Béghain formulait très bien les raisons qui lui avaient donné envie de s'engager dans l'aventure du Théâtre permanent :

« Comment rendre plus justes et vivables les espaces qui nous tiennent depuis longtemps dans une culture étroite ; les espaces entre les textes, les spectateurs, les interprètes et les institutions. »

Une complicité immédiate

Le spectateur est au cœur du Théâtre permanent. Désossé de sa scène surélevée, le théâtre de la Bastille ressemblait à l'espace plan de la salle des Laboratoires d'Aubervilliers. Le public s'est assis dans les sièges habituels du théâtre, mais aussi sur des chaises et des bancs disposés sur les côtés. Que l'on s'assoit ici où là au fil des spectacles, pas une place où l'on n'ait dans l'axe plusieurs acteurs mais tout autant plusieurs rangs de spectateurs. L'espace du Théâtre permanent est un : tous embarqués dans la même galère ou logés à la même enseigne. Une complicité immédiate.

Gwenaël Morin parle à juste titre de « contamination », de « propagation. » A tel point que tout s'intégrait dans le déroulé de la nuit : la sonnerie d'un portable, un spectateur arrivant au début d'une scène dans le dos d'un acteur ou d'autres sortant pour mieux revenir, certains piquant un petit roupillon. Rien ne gênait les acteurs, ni les spectateurs, comme un moment rare ou décontraction et concentration faisaient la paire.

Si les pièces choisies ont en commun d'avoir pour titre le nom d'un des rôles clefs de l'oeuvre, l'écart est grand entre les contraintes de la densité du vers racinien et la belle liberté prise par Joris Lacoste traduisant et adaptant Shakespeare pour les six acteurs du Théâtre permanent. Racine se referme comme

une huître là où Shakespeare, en bon aubergiste, ouvre la porte et dit : « Entrez, faites comme chez vous. » D'un autre côté, l'écriture de « Woyzeck » semblait être faite pour le mitan errant de la nuit, comme celle de l'« Antigone » de Sophocle pour l'aube naissante. Tout faisait sens.

Epées en bois et personnages en photocopie

Et quel plaisir de suivre les méandres de la grammaire scénique propre au Théâtre permanent d'un spectacle l'autre, d'écouter la fin de « Hamlet » en s'asseyant sur les places où l'on vient de dîner au milieu de la nuit, de suivre le ballet des accessoires tels le châle de « Tartuffe », la couronne et les perruques de « Hamlet », pièce où une chaise tient lieu de fiole à poison, le couteau en carton-pâte de « Woyzeck » confié à un spectateur, les acteurs entraînant les spectateurs dans leurs chants à plusieurs reprises, ou encore cet usage des photocopies par l'intermédiaire desquelles nous apparaissent les enfants de Woyzeck et Marie, le crâne de Yorrick (« Hamlet ») sans oublier la reproduction d'un dessin de sexe de femme de Jean-Jacques Lequeu dans « Tartuffe ».

Condenser en une nuit le travail intensif de toute une année et le suivre de bout en bout produit chez le spectateur une impression forte dont la fatigue ne fait que renforcer la belle et étrange clarté. Tout se passe comme si ces pièces célèbres, pourtant si différentes, n'en faisaient plus qu'une à la fin de la nuit, les acteurs ayant pris le pas sur leurs personnages. Comme si le théâtre, grâce à eux plus encore qu'aux auteurs était un précis de l'humanité et tout autant un précipité d'humanité.

Le chœur des spectateurs

Les acteurs ne sont plus de simples porteurs de rôles mais, au fur et à mesure que la nuit avance, les rôles qu'ils viennent de jouer et dont la mémoire est encore vivace, non seulement cohabitent mais se mêlent, copulent entre eux faisant d'eux des êtres étonnamment proches, mi-complices des personnages, mi-complices des spectateurs, et comme les porte-parole de ces derniers. Comme si le groupe de spectateurs que nous formions n'était plus un simple public venu assister à un spectacle mais un chœur en puissance venu partager une aventure.

D'où la justesse de finir la nuit avec [« Antigone »](#). Car, partout où le spectacle se joue, Gwenaël Morin constitue un chœur formé par des amateurs de la région. Quand ils sont su que cette dernière nuit se profilait, plus d'un qui avaient participé aux chœurs de Toulouse et Montpellier ont tenu à être là. A saluer aux côtés des acteurs la fin (provisoire ?) de ce Théâtre permanent.

Quand tout le monde fut sorti, le jour était levé. Ne demeuraient au fond du théâtre vide que ces mots écrits en noir sur un grand carré de tissu blanc : « Le monde a changé. »

- **835** visites
- **0** réactions

•

•

•

•

•

23

0

TAGS